

BUREAUX: RUE NAIN, 1
ABONNEMENTS:
ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; six mois, 24 fr.; un an, 44 fr.
LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; six mois, 27 fr.; un an, 51 fr.
— L'abonnement est en arriéré, sans avis contraire.
Annonces: 25 centimes la ligne
Reclames: 25 centimes
— On traite à forfait —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaussée; A Paris, chez MM. Mayer, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-R. Panson et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 13, 7 18, 8 45, 9 48, 11 46, m., 12 23, 1 58, 3 39, 5 13, 6 48, 7 28, 8 28, 9 38, 11 08 s.; Roubaix à Tourcoing, Valenciennes, 5 38, 7 18, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 29, 2 45, 5 10, 5 38, 7 18, 8 23, 10 36, 11 39
Lille à Roubaix, 5 16, 6 55, 8 23, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 45
Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 05, 7 40, 8 08, 9 40, 11 33, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 5 37, 7 10, 8 38, 9 28, 11 00
Monsieur à Lille, 6 58, 9 23, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 09, 9 05
DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Monsieun, 7 27, 7 36 soir; Monsieun à Tourcoing, 8 30 soir

BOURSE DE PARIS
du 28 DÉCEMBRE

5 0/0	61 85
4 1/2	59 50
Emprunts (5 0/0)	99 60

du 29 DÉCEMBRE

5 0/0	61 85
4 1/2	59 25
Emprunts (5 0/0)	99 50

ROUBAIX, 29 DÉCEMBRE 1874.

BULLETIN DU JOUR

Malgré les bruits contraires qui ont circulé ces jours-ci dans le monde politique, le cabinet actuel se présentera tout entier, sans aucune modification, devant l'Assemblée, le 8 janvier. Il appuiera énergiquement, dit la Presse, la demande de mise à l'ordre du jour de la loi sur le Sénat, qui sera faite par le président ou le rapporteur de la commission des Trente. Le vote décidera de son sort. La Presse ajoute que des pourparlers ont eu lieu, depuis quelque temps déjà, en dehors de l'action ministérielle, entre les chefs des groupes conservateurs de l'Assemblée, afin d'essayer de constituer un nouveau cabinet, dit cabinet des lois constitutionnelles.

voirs et des exigences mondaines que ramène invariablement la fin de l'année. C'est pour cela sans doute que la salle du boulevard des Capucines était vide hier, et le Courrier de France annonce gravement que la gauche républicaine n'a pas tenu hier sa réunion dominicale. L'expression a un parfum religieux qui choquerait sans doute quelques membres de la réunion, s'ils lisaient ce journal. On a vu par l'expérience qu'il suffisait parfois d'un procès pour lancer un homme ou un journal. M. Guyot de Montpoux, voyant que le public accueillait avec la plus complète indifférence la feuille où il exhale ses rancunes et que ceux qu'il attaque ne songent pas à le poursuivre, renverse les rôles et c'est lui qui tente le procès qu'on ne lui fait pas l'honneur de lui intenter; il va donc faire un procès en diffamation à quelques écrivains bonapartistes. Grand bien lui fasse! Mais en voilà assez sur l'ancien mobilisé réfractaire.

de Rabelais est particulièrement plus dur à passer. Les discussions politiques de nos journaux se calment un peu; nos feuilles publiques sont envahies par les réclames et annonces par les statistiques parlementaires et nécrologiques. C'est l'époque où l'on fait le compte des morts; on dit un mot d'adieu à ceux qui ne sont plus en attendant qu'on souhaite la bonne année, aux vivants. Je viens de causer longuement avec le rédacteur d'un journal de Paris qui a assisté à toutes les séances du procès d'Arnim. Il a profité de son voyage pour étudier de près nos vainqueurs, et s'il s'étend longuement sur leurs défauts, même sur leurs vices, car la capitale de ce peuple qui prétend moraliser le monde, Berlin est assurément la ville la plus corrompue de l'Europe, celle où l'immoralité s'affiche avec le moins de scrupule, il leur reconnaît une franchise poussée jusqu'au cynisme. Les Prussiens ne s'abusent pas sur les dispositions des habitants de l'Alsace-Lorraine; ils savent bien qu'ils ne les germaniseront jamais. C'est un gage que nous avons pris vis-à-vis de la France, disent-ils; il viendra peut-être un jour où nous lui offrirons de le lui rendre; d'ailleurs il y a dans ces pays un germe démocratique que nous ne voulons pas laisser se développer chez nous. Ils ne mettent pas en doute la nécessité d'une lutte plus ou moins prochaine entre la Russie et l'Allemagne. On vend chez des libraires de Berlin des livres contenant les indications les plus précises sur la composition de l'armée Russe, des cartes avec l'indication des moindres villages du pays qu'on doit envahir un jour. Quand à l'esprit Berlinois, en voici un échantillon: dans le Barbier de Séville, le docteur Bartholo sonne pour appeler ses domestiques; aucun d'eux ne paraît. Il sonne de nouveau, pose sa sonnette sur une table, sort de la scène et revient un instant après en disant: c'est vrai, je n'ai pas entendu non plus. A Berlin, il est très spirituel d'agrémenter les chefs d'œuvre classiques de charges d'arlecquin ou de caline.

menée, c'est à dire dans l'impuissance. La majorité voit bien cependant le seul moyen pour relever notre pays, les seules institutions qui puissent nous épargner de nouvelles catastrophes... Et une fatale paralysie enchaîne les intelligences les plus éclairées, les intentions les plus droites et prolonge pour notre pays un provisoire qui, au dedans, encourage les ennemis de tout ordre social et nous prive, au dehors, de toute influence. Il n'y a de possible, en France, que la Monarchie déclarée impossible, et si nous ne pouvons la faire par notre volonté, il faudra donc que la Providence vienne au secours de notre déplorable inertie. Voilà pourquoi notre seule force aujourd'hui est la prière.

louse l'acquisition d'un hôtel de 350,000 francs dans l'un des plus beaux quartiers de la ville où vont être transférés ses bureaux. La Bourse de Paris tient à bien fuir l'année; c'est le comptant surtout qui ne cesse, par ses achats, de se porter sur le rente. Le rapprochement suivant a été fait. L'année dernière, à la date de ce jour: Le 3 0/0 était à 58 fr. 40 c. Le 5 0/0 — à 93 fr. 20 c. Aujourd'hui: Le 3 0/0 est à 61 fr. 35 c. Le 5 0/0 — à 99 fr. 90 c. On voit que c'est une assez belle hausse pendant le cours de l'année.

Ces pourparlers n'ont pas abouti. Ils n'ont servi qu'à faire mieux comprendre encore qu'il n'y aura d'utilité et d'opportunité pour former un nouveau ministère, qui ait quelque chance de durée et de force, que lorsque la situation parlementaire aura été éclaircie par une discussion constitutionnelle. Quelques correspondants parisiens de journaux allemands ont fait allusion, ces jours derniers, au changement possible de M. de Gontaut-Biron, ambassadeur de France à Berlin. Rien n'est de nature à confirmer ce bruit, et nous n'avons aucune raison de croire qu'il réponde soit aux désirs du gouvernement impérial allemand, soit à ceux du gouvernement français.

Paris présente l'aspect le plus animé, et les marchands, grands et petits, qui se plaignent toujours et en toute saison, ne se montrent pas trop mécontents. Après ce que nous avons payé aux Prussiens, avec les lourds impôts qui pèsent sur tous les objets de consommation, c'est merveille de voir comme l'argent circule, comme les magasins sont bourrés d'acheteurs. Soyez sûrs que les agents de M. de Bismark ne manquent pas de signaler le fait à leur maître. Nous ne tenons pas à avoir connaissance de ces rapports, parce que généralement on n'aime pas toucher à ce qui est malpropre; mais nous sommes certain que plus d'un de ces jours-ci confirmer ce que ces bons allemands ont déjà dit plusieurs fois: quel malheur qu'on n'ait pas demandé 10 milliards à la France, elle aurait été capable de les payer.

Paris, 28 décembre 1874. Les septennalistes, les théristses et les radicaux répètent en chœur la même invitation adressée aux membres de la chambre, d'avoir à profiter de leurs douze jours de congé pour méditer sur notre situation et nous donner, suivant les uns, les lois constitutionnelles, et, suivant les autres, une République définitive. Mais si, pendant les quatre mois de vacances, l'Assemblée n'a pu utiliser ses méditations et nous revenir avec une solution gouvernementale prête, il est bien à croire que les douze jours du nouveau congé ne produiront pas un meilleur résultat. Nous autres, royalistes, nous n'avons guère plus d'espérance. Il n'y a plus de nous flûssions l'année comme nous l'avons com-

mission des cadres de l'armée a terminé la révision de son projet de loi qui sera déposé dès le retour de la Chambre. L'avenir militaire annonce que la commission des quarante-cinq a décidé, avant de se séparer, que pendant les vacances parlementaires, les membres de son bureau et son rapporteur, M. Audren de Kerdrel, le vicemarin La Roncière de Noury et les généraux Martin des Pallières et Charette iraient présenter le projet de loi sur les cadres de l'armée à M. le maréchal de Mac-Mahon. On doit voir dans cette démarche de la commission la preuve de ses intentions bienveillantes à l'égard du ministre de la guerre, intentions qu'on a malheureusement présentées dans quelques feuilles sous un tout autre aspect.

Les listes politiques qui vont être l'objet de la prochaine révision ont été closes le 31 mars dernier, les listes municipales ont été dressées en exécution du décret du 11 juillet 1874 et arrêtées le 27 septembre. L'Assemblée nationale a décidé, avant de se séparer, que pendant les vacances parlementaires, les membres de son bureau et son rapporteur, M. Audren de Kerdrel, le vicemarin La Roncière de Noury et les généraux Martin des Pallières et Charette iraient présenter le projet de loi sur les cadres de l'armée à M. le maréchal de Mac-Mahon. On doit voir dans cette démarche de la commission la preuve de ses intentions bienveillantes à l'égard du ministre de la guerre, intentions qu'on a malheureusement présentées dans quelques feuilles sous un tout autre aspect.

LETRE DE PARIS

Paris, 28 décembre. Les confiseurs et marchands d'étrennes font une rude concurrence à la politique, et nos députés, malgré leur caractère inviolable qui rend M. Naquet sacré, ne sont pas plus à l'abri que les autres mortels des de-

Paris, 28 décembre. Les confiseurs et marchands d'étrennes font une rude concurrence à la politique, et nos députés, malgré leur caractère inviolable qui rend M. Naquet sacré, ne sont pas plus à l'abri que les autres mortels des de-

Paris, 28 décembre. Les confiseurs et marchands d'étrennes font une rude concurrence à la politique, et nos députés, malgré leur caractère inviolable qui rend M. Naquet sacré, ne sont pas plus à l'abri que les autres mortels des de-

Paris, 28 décembre. Les confiseurs et marchands d'étrennes font une rude concurrence à la politique, et nos députés, malgré leur caractère inviolable qui rend M. Naquet sacré, ne sont pas plus à l'abri que les autres mortels des de-

Paris, 28 décembre. Les confiseurs et marchands d'étrennes font une rude concurrence à la politique, et nos députés, malgré leur caractère inviolable qui rend M. Naquet sacré, ne sont pas plus à l'abri que les autres mortels des de-

Feuilleton du Journal de Roubaix du 30 DÉCEMBRE 1874.

L'ESCLAVE

PAR G. DE LA LANDELLE. X. LE CHOCOLAT. (Suite)

— Debout donc, paresseux et paresseuses! dit-elle enfin de sa voix criarde. Chacun avait fait comme elle. Victor entendit grand bruit dans le quartier où couchaient les esclaves domestiques. Il s'entendit appeler et en frémit: car, si découragé qu'il fût, il craignait fort que l'intendante s'aperçût de sa courte et trop inutile absence. Mais les verrous grinçèrent, la clef tourna dans la serrure, Calisto parut sur le seuil. Evidemment, puisqu'elle ne tonnait point, elle n'était pas montée jusqu'au galetas. Elle gourmandait les esclaves des champs et leurs commandeurs.

en deux bonds, fut à la cuisine, où il se mit en devoir, comme tous les matins, de préparer le chocolat de dona Urbana. S'il avait eu le malheur de ne pas réussir, au moins rien n'était compromis par son insuccès. Comme le disait Rita, il s'armerait de patience: — un jour, assurément, se présenterait quelque bonne occasion. A tout âge, mais surtout à celui de Victor, on est prompt à se faire des illusions qu'on prend pour des espérances. Victor en était déjà là; sa tristesse s'évanouissait par degrés, tant il était satisfait de ne s'être point complètement égaré, d'avoir échappé à toutes fâcheuses rencontres, à tous regards indiscrets et aux espionnages de Calisto. Il était presque gai, il chautonnait. Rita, en descendant dans la cour, le vit à l'œuvre et le salua d'un sourire fraternel, qu'il recueillit avec tendresse. Son courage abattu reprit tout à fait le dessus, il fredonna le couplet breton des mareyeurs: Ce qu'on ne trouve pas aujourd'hui se trouvera demain. Dieu, qui nous éprouve, ne nous abandonne pas. Ne désespérons jamais, jamais, non, jamais!

ne se corrigeait pas de sa bienveillance. Elle s'entendait, du reste, à merveille avec Victor, qu'elle secondait obligamment en toute occasion. A ceci, par exemple, dona Urbana n'ayant rien trouvé à redire, Calisto s'était bien gardé de rien dire non plus. Niévé, d'ailleurs, restait dans sa dépendance; ce n'était pas, comme Victor, un esclave de luxe, gâté par les maîtres, privilégié, ayant impunément crié grâce et bravant insolemment son rotin. Mais Urbana était enfin piquée au vif. Calisto, après avoir lancé sa perfide flèche, s'en était si bien aperçue, qu'au lieu de rôder à l'extérieur, elle se posta dans la salle à manger, d'où le maître venait de sortir. Don Cipriano, qui se contentait d'un verre de vin vieux avant de faire à cheval sa promenade du matin, ne parvint guère au chocolat. Rita, bien entendu, n'y était jamais admise. A pareille heure, sous l'inspection de Calisto, elle travaillait dans sa chambrette, cousant ou étudiant. Ce jour-là, par les ordres de son oncle, qui s'occupait volontiers d'elle, pourvu qu'Urbana l'eût permis, elle copiait l'histoire de Joseph vendu par ses frères, et, quand don Cipriano rentrerait, elle devait lui montrer ses pages d'écriture. Mais, tout en finissant son devoir, elle ne put s'empêcher de penser à Victor, venu aussi fort méchamment; par distraction, elle écrivit plusieurs fois Yoyo à la place de Joseph; et bien cer-

tainement ce ne furent point ses seules fautes de copie. Cependant, après avoir mangé deux biscuits trempés dans son chocolat, et s'être fait verser, par Victor, un premier verre d'eau, la créole, dont les beaux sourcils étaient sévèrement froncés, releva brusquement la tête. — Ne m'évente plus, toi! dit-elle à Niévé. La jeune négresse baissa l'éventail, et, prévoyant un orage, attendit résignée. — Toi, Yoyo, réponds-moi! ajouta impérieusement la maîtresse. — J'écoute, madame. Elle but, plongea lentement un troisième biscuit dans sa tasse et sembla rêveuse. Puis, changeant de ton: — Hier, dit-elle, j'ai été très-satisfaite de tes réponses à cet indiscret docteur Bostigo. C'était très-bien! Il eût été de la dernière inconvenance que des étrangers apprennent de toi quelque chose que nous, tes maîtres, nous n'aurions pas encore su. Je te félicite donc de ta prudence. — Prudence! répéta comme un écho la pensée de Victor, mis en garde par ce préambule. Urbana prit quelques cuillerées de chocolat, et, presque souriante, demanda ensuite: — Mais qu'as-tu donc dit après, dans une langue inconnue? Victor garda le silence. — M'entends-tu, moi? fit Urbana.

— Oui, madame. — Réponds donc! — J'exprimais ma pensée dans la langue de mon pays. — Quel est ce pays? — Madame ne le connaît pas. — Sans doute!... Plaisantes-tu? — Je ne me permets pas de le faire. — Bien! mais je veux savoir, moi, le nom de ton pays, connaître ton histoire et être capable une autre fois de répondre à tout ce que t'a demandé ce curieux de Bostigo. Parle donc, j'écoute!... Eh bien? ajouta Urbana menaçante. Victor dit en français: — Si je me suis tu hier, ce n'est point pour parler à présent. — Encore! s'écria la créole. D'un geste impérieux, elle repoussa le guéridon, se leva, et frappant du pied: — Je veux savoir! — Et moi, dit Victor, je ne veux pas mentir. — Tant mieux! c'est la vérité que j'exige. — La vérité n'est pas toujours bonne à dire! — Yoyo, tu lasses ma patience! Calisto ne perdait pas une parole; elle serrait d'une main crispée son rotin, qu'elle espérait bien offrir bientôt à dona Urbana. Victor avait pâli, et sa pâleur fut assurément rendue plus complète par les fatigues de sa nuit passée sans sommeil; Niévé, tremblante, s'était re-